

Six lettres sur la Hongrie à la fin du 18^e siècle

LAJOS KÖVER
UNIVERSITE DE SZEGED

Charles-Marie d'Yrumberry, comte de Salaberry est surtout connu pour ses activités de chef militaire de la révolte de Vendée, d'écrivain ou de député ultraroyaliste du département de Loir-et-Cher sous la Restauration. Nous nous intéresserons, ici, principalement à l'écrivain et, avant tout, à l'auteur d'un récit de voyage. Le nom de Salaberry, d'origine basque, ramène à une ancienne famille de la noblesse de Navarre¹. Notre héros est né à Paris, en 1766. Son père, ancien président de la cour des comptes de Paris et royaliste convaincu, fut guillotiné sous la Terreur, au printemps de 1794. Le fils, participant à l'une des premières vagues de l'émigration, quitta la France dès 1790. Après des voyages en Allemagne, en Hongrie, en Transylvanie, en Turquie et en Italie, il rejoignit l'armée de Condé à Koblenz². Par la suite, il est revenu clandestinement en France, et a lutté en Vendée aux côtés de La Rochejaquelein³. Après le 18 Brumaire, il est retourné à Blois, dans sa famille et s'y consacra à des activités agricoles et littéraires. Ayant reconnu le régime politique de l'Empire, il ne fut pas inquiété, même si, en raison de son attachement aux Bourbons, il resta sous surveillance politique jusqu'en 1814. Cela n'a rien d'étonnant puisque les services secrets de l'Empire étaient au courant du fait qu'il reçut secrètement, en 1810, dans son château de Fossé, la baronne Anne-Louis Germaine Necker de Staël-Holstein, plus connue sous le nom de Mme de Staël. La célèbre écrivaine était connue pour son admiration de la personnalité de Napoléon qu'elle mêlait à la haine absolue de sa politique.

Après le retour des Bourbons, il fut évidemment parmi les premiers à rejoindre Louis XVIII, et il participa activement à la vie politique intérieure. En mars 1815, lors du débarquement de Napoléon, il fut promu colonel de la première légion de la Garde nationale de l'arrondissement de Blois. Il était aussi le commandant des volontaires royalistes du département du Loir-et-Cher. Sous les Cent Jours, il quitta sa famille et rejoignit de nouveau l'ar-

¹ À notre connaissance, la vie du comte de Salaberry (1766-1847) n'a pas encore constitué l'objet d'études monographiques. Les descriptions les plus détaillées de ses activités se trouvent dans les dictionnaires biographiques de Michaud ou du Hoefer. Cf. L. G. Michaud, *Biographie Universelle, Ancienne et Moderne*, t. 80, Paris, 1847, p. 437-439 ; Le Hoefer (dir.), *Nouvelle Biographie Générale*, t. 43, Paris, Firmin Didot, 1864, p. 163-165. Ses mémoires relatifs à ses activités d'homme politique sous la Restauration ont été édités en 1900 par son arrière petit-fils. Cf. *Souvenirs politiques du Comte de Salaberry sous la Restauration, 1821-1830*, Paris, A. Picard et fils, 1900.

² Louis Joseph de Bourbon, prince de Condé (1736-1818) a émigré en 1792, et dirigea la contre-révolution depuis Koblenz. Cf. Jean Tulard – Jean-François Fayard – Alfred Fierro, *Histoire et dictionnaire de la Révolution française*, Paris, Robert Laffont, 1987, p. 670.

³ La Rochejaquelein, Henri du Vergier (1772-1794), membre de l'ancienne garde royale, figure légendaire de la guerre de Vendée. *Idem*, p. 933-934.

mée royale de Vendée. Le souverain l'a maintenu à son poste de commandant de bataillon et le décora de la Croix de Saint Louis. De 1815 à 1830, il était député du département de Loir-et-Cher. Il resta partisan de la France de l'Ancien Régime jusqu'à la fin de sa vie.

Son fameux discours de 1819 a largement contribué à ce que, malgré le soutien des libéraux victorieux aux élections, l'abbé Grégoire fut exclu de la Chambre⁴. Partisan convaincu de l'autorité royale, il s'opposa à toute considération politique qui aurait pu rappeler, d'après son jugement, l'esprit de la Révolution, qu'il s'agisse de la liberté de la presse ou des tâches relatives à l'organisation de l'armée⁵. Il n'a jamais nié que, fils d'un condamné à mort, il ne revendiquerait à la révolution que la royauté ne peut guère lui rendre : la vie de son père.

Il a collaboré avec Chateaubriand à la rédaction du *Conservateur*. Après la révolution de juillet 1830, il s'est retiré dans son château de Fossé et se consacra entièrement à l'agriculture et à la littérature jusqu'à sa mort survenue en 1847.

D'après les catalogues de la Bibliothèque nationale de France (BnF), il légua à la postérité neuf livres, le *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie* (Paris, 1799, in-8°, sans nom de l'auteur), *Mon voyage au Mont d'Or* (Paris, 1802, in-8°, deuxième édition en 1805), *Corisandre de Beauvilliers* (roman historique en deux volumes in-12°, Blois-Paris, 1806), *Lord Wiseby, ou Le Célibataire* (deux volumes in-12°, Paris, 1808), *Histoire de l'empire ottoman* (quatre volumes in-8°, Paris, 1813), *Développement des principes royalistes* (Paris, 1819-1820, in-8°, recueil d'articles publiés dans le *Conservateur*), *Essais sur la Valachie et la Moldavie, théâtre de l'insurrection dite Ypsilanti* (Paris, 1821, in-8°, en format de brochure), *La Première... La Dixième aux hommes de bien* (Paris, 1828, in-8°, dix lettres sur divers sujets politiques et religieux), *Loisirs d'un ménage en 1806* (Paris, 1828, in-12°, contenant deux nouvelles, *Le mariage de convenance* et le *Projet de mariage ou Robertine et son cousin*). On tient à noter que le comte de Salaberry a également collaboré à la Biographie universelle de Michaud par la rédaction d'articles sur des personnalités françaises ou turques ; il a aussi composé plusieurs chansons politiques gaies et satyriques⁶.

Lors de ses voyages, il a pris des notes comme pour son journal et les publia sous forme de lettres en 1799, sans nom de l'auteur, dans son *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie*⁷.

Parti de Paris en automne 1790, et traversant les territoires allemands, il séjourna d'abord à Vienne, et reprit son chemin pour Constantinople à travers la Hongrie et la Tran-

⁴ Grégoire Henri Jean-Baptiste, dit l'abbé Grégoire (1768-1831), homme politique français, fut une des figures emblématiques de la Révolution. *Idem*, p. 859-860 ; Francis Démier, *La France de la Restauration (1814-1830)*, Paris, Gallimard, 2012, p. 319-321.

⁵ Francis Démier, *La France de la Restauration (1814-1830)*, op. cit., p. 227-229 et 253-255.

⁶ Le Hoefer, *Nouvelle Biographie Générale*, op. cit., p. 164-165.

⁷ Salaberry, *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel par l'Allemagne et la Hongrie*. Paris, 1799. Au sujet de Salaberry et la Hongrie, voir Jean Humbert, « La Hongrie du XVIII^e siècle, vue par des voyageurs », *Nouvelle Revue de Hongrie*, septembre 1938, p. 239-240. (Cette étude ne précise point l'identité de l'auteur.) Cf. encore Katalin G. Györfy, *Kultúra és életforma a XVIII. századi Magyarországon. Idegen utazók megfigyelései* (Culture et modes de vie en Hongrie au XVIII^e siècle. Les observations des voyageurs étrangers), Budapest, 1991, p. 32-33 ; Lajos Kovér, « Soldats, colons et voyageurs français en Hongrie au XVIII^e siècle », *Cahiers d'études hongroises* 9 (1997-1998), p. 187-190.

sylvanie. Son récit de voyage se compose en effet de soixante lettres, dont celles de la XV^e à la XX^e se rapportent à son séjour en Hongrie. La lettre XV présente la ville de Presbourg (Pozsony en hongrois), lieu de la diète nobiliaire. Le voyageur français y arriva en novembre 1790 et, témoin du sacre royal de Léopold II, il décrit la cérémonie dans le détail⁸. Dans la lettre XVI, après avoir précisé les coordonnées géographiques de la Hongrie, il évalue la politique de Joseph II (1780-1790). D'après l'auteur, les Hongrois prennent à leur naissance les dispositions et les jugements qui rendent leur caractère si particulier, comme leurs traits et leurs vêtements, leur apparence physique. En parlant des Hongrois, il dit que, « s'il se rencontre des gens qui aient pour leur liberté un amour qui va jusqu'à l'enfance, tenant plus aux mots qu'aux choses, ayant une prévention extrême pour leur pays, qui est, selon eux, le premier pays du monde, et celui qu'ils sont presque tous les plus empressés de quitter, ayant une aptitude unique à s'exprimer en plusieurs langues ; parlant avec la gravité la plus importante de leur diète et de leur constitution qu'on leur laisse, je dirai comme on laisse des joujoux dangereux à des enfants colères, parce que l'un et l'autre sont plus nuisibles qu'utiles au pays et la pluralité de ceux qui l'habitent ; si vous entendez parler ainsi des hommes ou des femmes, des jeunes gens ou des vieillards, ce sont des Hongrois »⁹.

Ce difficile caractère national fut ignoré par Joseph II, dont la plus grande faute consista, selon l'avis de Salaberry, à ne pas savoir composer avec le caractère des Hongrois. Ainsi, la plupart des réformes proposées ont eu beau être salutaires, le souverain fit « comme ces médecins durs qui, sans ménagement pour un malade et comptant sur l'efficacité de leur remèdes, les font prendre avec une violence qui en détruit l'effet. Il n'a retiré de ses bonnes intentions que l'exécration d'un peuple aussi extrême dans ses haines que dans son amour. Ils ne l'appellent que le tyran ou Joseph II qui se disoit roi de Hongrie... Il faisoit le roi d'une manière encore moins constitutionnelle. Un des priviléges auxquels on pourroit dire que les Hongrois tiennent le plus... c'est celui de s'imposer eux-mêmes. Joseph II, sans les consulter autrement, leur envoyoit demander une contribution telle qu'il la vouloit »¹⁰.

Salaberry recourt à des propos positifs au sujet du nouveau prince. Il pense que Léopold II a décidé avec sagesse lorsqu'il rendit, dans le cadre de ses premières mesures, les priviléges et les prérogatives des Hongrois, puisque ceux-ci « passèrent des murmures aux transports de joie »¹¹.

La lettre XVII contient une longue dissertation sur l'administration hongroise et son gouvernement. L'auteur précise que le territoire du pays est divisé en cinquante-deux comitats, dont les chefs sont les comtes suprêmes issus des familles des magnats, douze étant même héréditaires. Les comtes suprêmes ont, entre autres fonctions, le droit de convoquer l'assemblée nobiliaire de leurs comitats, pour traiter des affaires publiques. L'attention de Salaberry s'étend même aux menus détails, comme le port à la diète des armes des comtes suprêmes par la noblesse des comitats, sur les sabretaches¹². (Il dut l'observer sans doute à Presbourg.)

⁸ Salaberry, *Voyage à Constantinople...*, op. cit., p. 62-67.

⁹ *Idem*, p. 68-69.

¹⁰ *Idem*, p. 69-70.

¹¹ *Idem*, p. 71.

¹² *Idem*, p. 72.

Quatre barons, à savoir le palatin, le juge de la cour (*judex-cury*), le ban de Croatie et le trésorier, chapeautent la noblesse hongroise. À côté d'eux, six autres barons, les cinquante-deux comtes suprêmes et les magnats semblables aux grands d'Espagne forment la chambre haute de la Diète. La chambre basse réunit les députés de la noblesse, du bas-clergé et des villes. Les plus importantes familles aristocratiques sont les Esterházy, les Batthyany et les Grassalkovich.

Le palatin est la première dignité du pays. C'est en fait le vice-roi, qui dispose de droits dépassant ceux d'un vice-roi ordinaire. Dans certains cas, il a de droit les biens de particuliers qui seraient dévolus à la couronne, et il convoque la diète. Il a le dernier mot en matière de guerre et de paix ; il ne peut être renvoyé que par accord commun du roi et de la nation (la noblesse), et ne perd sa fonction que par forfaiture.

La deuxième dignité est celle du primat, la troisième le juge de la cour. Ce dernier coiffe toutes les juridictions. Son poste est toujours rempli par les membres des familles aristocratiques les plus importantes¹³.

Salaberry est un voyageur averti qui a l'œil de bien observer. Sa profonde connaissance des conditions hongroises s'illustre aussi par le fait qu'à propos de la fameuse clause de résistance de la Bulle d'Or promulguée par le roi André II en 1222, il souligne qu'un des « témoignages d'affection qui a le plus flatté Léopold, a été l'abrogation du fameux statut d'André II, qui permettoit à tout Hongrois d'ôter la vie au prince qui attenteroit à leur constitution »¹⁴.

Passant à la situation intérieure de la Hongrie, l'auteur exprime son désaccord lorsqu'il signale que presque tous les impôts pèsent sur les paysans : « Les paysans ne sont point propriétaires ; les terres sont aux gentilshommes dont ils ne sont que les fermiers. On leur donne des terres à bail, avec obligation de telles redevances : seulement on ne peut pas retirer une terre des mains d'un paysan, sans en lui donner une autre. Ceux-ci ne peuvent pas quitter, et sont attachés à la glèbe. Je ne sais pas jusqu'où s'étendent les entraves mises sur l'industrie ; mais les nobles, par le vice de leur économie territoriale, semblent d'accord avec le gouvernement autrichien, pour étouffer tous les germes de la prospérité du pays. Les efforts d'une politique contraire au bien de la Hongrie, repoussent par-tout les bienfaits de la nature »¹⁵.

Au sujet du vin hongrois, on apprend que la Hongrie s'est déjà trouvée dans une situation économique impossible à cause de la politique viennoise décourageante : « On a chargé de droits les vins de Hongrie, pour favoriser le débit de ceux d'Autriche. Ils paient d'abord en Hongrie un droit considérable, ensuite un droit de transit, puis les droits pour les chemins, qu'on exige encore en Autriche. Ainsi tel vin qui coûte huit francs le seau paie quinze francs. Si on laisse séjourner le vin de Hongrie dans les états héréditaires, il faut en payer l'impôt de consommation en entier, qui est de cinq livres par seau, comme si le vin eût été bu dans la ville. Cette somme, qui est une avance très-onéreuse pour le marchand, ne lui est rendue que quand il est prouvé par les certificats des douanes des frontières, que ce vin est vraiment sorti du pays. De plus, lorsque le vin sort par le nord, il faut qu'il paye vingt-quatre kreutzers par seau ; et si, pour diminuer les frais, on veut le transporter par eau,

¹³ *Idem*, p. 72-74.

¹⁴ *Idem*, p. 75.

¹⁵ *Idem*, p. 76-77.

il faut prendre la même quantité de vin d'Autriche. On peut juger par tous ces détails que le joug impérial pèse beaucoup sur le pays »¹⁶.

Si la Hongrie et l'Autriche sont des pays limitrophes, de très sérieuses contradictions subsistent entre les deux nations : « Goûts, instruction, discipline, costume, esprit, lenteur d'un côté, enthousiasme de l'autre, tout est opposition. Intérêts politiques par le système actuel de l'Europe, intérêts de pays, intérêts moraux, tout les sépare. Le schisme est devenu plus naturel entre les deux peuples, qu'il ne l'étoit entre les Espagnols et les Portugais »¹⁷.

Que prouvent ces fragments d'image ? On remarquera tout d'abord que la représentation de Salaberry repose sur son expérience et ses lectures relatives aux événements de l'histoire récente de la Hongrie. Cela vaut particulièrement pour les guerres turques de l'Autriche au 18^e siècle : il a vu de ses propres yeux les traces de leurs ravages en Transylvanie.

Salaberry est un voyageur du 18^e siècle à part entière. Le but final de son voyage, la ville de Constantinople l'attire encore par le mirage d'un Orient exotique et mythique. Cependant, dans la description du vécu du voyage, on trouve déjà des informations réelles, une connaissance profonde, et pas seulement une mise à l'écrit des rumeurs ou des légendes. Il suffit de penser au sacre royal de Léopold II : celui-ci constituera, outre une présentation haute en couleurs d'un événement extraordinaire, un peu comme celle faite par un envoyé spécial, le prétexte de la revue de l'histoire politique de la Hongrie.

Une certaine ironie se mêle aux observations de l'auteur ; celle-ci est la plus perceptible dans l'esquisse du caractère hongrois. Ses tableaux renvoient, comme autant de mosaïques, à des éléments caractéristiques de la vie quotidienne. Le texte reflète la pensée d'un « intellectuel » clairvoyant et averti, non sans dédain aristocratique – mais comme il s'agit d'un aristocrate... Les lettres relatives à la Hongrie témoignent de la connaissance des plus importants problèmes économiques, sociales et politiques de cette région de l'Europe. Sa lecture s'impose non seulement par le fait que l'on observe ainsi la Hongrie à travers le regard d'un étranger, mais aussi parce que ses remarques parfois très subtiles et ses anecdotes rendent son style plus léger, et ses informations ou conclusions deviennent aussi plus intéressantes, vraiment à la portée des lecteurs. Pour illustrer ce constat, voici une anecdote tirée de la lettre XX : « Nous envoyâmes à Lugosh notre ordre pour faire route au commissaire du comitat, qui l'envoya au juge du district. Celui-ci étoit au bal, et n'arriva que deux heures après. Le commissaire lui fit donner des coups de bâton, le juge les rendit au pandoure qui exécuta ses ordres, le pandoure les rendit aux paysans, qui les ont rendus à leurs chevaux. Voilà comment, calcul fait, il y a eu au moins cinquante coups de bâton distribués à Lugosh à notre occasion »¹⁸.

Ces parallèles reposant sur des contradictions sont à la fois subtiles, denses et porteurs de sens. (« Entre l'Autriche et la Hongrie, le voisinage est aussi intime que l'aversion entre le Hongrois et l'Allemand »¹⁹.) Ses métaphores et ses comparaisons relèvent d'un registre soutenu : la Hongrie est évoquée comme l'un des plus beaux fleurons de la couronne autrichienne²⁰ ; ou, par une analogie classique (« Quae ipsa miserrima vidi, quamquam animus

¹⁶ *Idem*, p. 77-78.

¹⁷ *Idem*, p. 79.

¹⁸ *Idem*, p. 87-88.

¹⁹ *Idem*, p. 85.

²⁰ *Idem*, p. 78.

meminisse horret luctuque refugit »²¹.), l'invocation de Virgile est destinée à dramatiser les traces encore visibles des guerres récentes.

Si l'on en croit le tableau dressé par Salaberry, à la fin du 18^e siècle, les anciens topos sur les Hongrois n'existent plus. Il ne parle guère du brave soldat hongrois, défenseur de la chrétienté, grand buveur, au cœur généreux, ce héros à la fois barbare et peu fiable puisque faisant un aller-retour incessant entre les camps autrichien et turc. Le Hongrois est considéré comme un esprit au cœur ouvert, sujet d'émotions et par conséquent un peu naïf. La ténacité des nobles relative à la conservation des priviléges anciens n'est plus seulement le dépositaire de l'indépendance vis-à-vis la cour viennoise, mais peut aussi devenir une entrave du progrès. Il n'est sans doute pas simple de trouver un accord entre les intérêts du cabinet autrichien et l'élite politique hongroise : Joseph II (beau-frère et allié de Louis XVI) n'a pas vraiment su gérer cette situation.

Salaberry est bien évidemment plus qu'un simple analyste politique. Outre la présentation des guerres récentes, il se fait aussi chroniqueur des réalités hongroises qu'il s'agisse de l'Université de Pest, ou du colon venu de Nancy que l'on rencontre au sud de Szeged, après plus de deux mille kilomètres de route, alors qu'il se rend dans le Banat. Ce mélange particulier de vues instantanées fait des lettres de Hongrie de Charles-Marie d'Yrumberry, comte Salaberry, une lecture intéressante et riche en enseignements.

²¹ *Idem*, p. 88.

SALABERRY, CHARLES-MARIE D'YRUMBERRY, CTE DE :
VOYAGE A CONSTANTINOPLE, EN ITALIE ET AUX ILES DE L'ARCHIPEL, PAR L'ALLEMAGNE ET LA HONGRIE,
 PARIS, MARADAN, [1799, p. 62-94]

LETTRE XV.

Presbourg, novembre

Ce couronnement de Presbourg²² fut accompagné de circonstances qui le rendoient encore plus curieux pour ceux qui en avoient connaissance. La nomination d'un fils de l'empereur au palatinat²³, étoit la cause des mouvements secrets, des murmures sourds qu'on entendoit encore, et des précautions extraordinaires que la cour avoit prises de son côté. Les Palfis et les Zitchis²⁴ étoient les concurrens à la dignité de palatin. L'élection de l'archiduc Léopold, en faveur duquel on avoit presque gagné les deux factions, trompa l'espérance des Zitchis, et les vœux d'un grand nombre de Hongrois dont le prétendant s'étoit attiré l'es-time étant *judex curi*.

La conduite de la cour ne méritoit pas moins de fixer les regards. Prévenances, affabilité, marques extérieures de fraternité, tout étoit employé avec la coquetterie la plus propre à capter la bienveillance des Hongrois. Les yeux se séduisent d'abord. Toutes les femmes de la cour étoient habillées à la hongroise. La coquetterie servoit la politique ; on ne l'avoit pas consultée. Tout ce qu'elle avoit obtenu, c'étoit d'ajouter une légère palatine de gaze au vêtement hongrois, délateur certain des beautés douteuses. Les énormes appas d'une épaisse hongroise effrayoient un peu plus à côté des grâces inexprimables de la princesse Louise Lich...

Cette uniformité de coiffures noires, couvertes de diamans, faisoit un brillant effet : tout étoit tableau dans les salons du primat, qui contenoient quatre cents personnes au moins : la R... de N²⁵... demandant l'amitié des Hongroises pour sa fille, l'épouse de l'archiduc Fr²⁶... ;

²² Léopold II (1747-1792), empereur romain-germanique, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, archiduc souverain d'Autriche (1790-1792), grand-duc Léopold I^{er} de Toscane (1765-1790). Il fut couronné empereur des Romains à Francfort-sur-le-Main le 9 octobre 1790, d'où le concerto du couronnement de Mozart (concerto pour piano No 26 en ré majeur KV.537). Léopold II fut couronné roi de Hongrie à Presbourg le 15 novembre 1790. Enfin il fut couronné roi de Bohême à Prague le 6 septembre 1791. Mozart composa pour cette occasion son opéra *La Clémence de Titus*.

²³ Alexandre Léopold d'Autriche (le 14 août 1772 - le 12 juillet 1795) est le quatrième fils de l'empereur Léopold II et sa femme Marie Louise d'Espagne. Léopold est nommé palatin de Hongrie.

²⁴ Les Palfis et les Zitchis sont les familles barons de Hongrie. Charles Joseph Jérôme Pálffy (Pálffy Károly József Jeromos 1735-1816), prince d'Autriche, Chevalier de la Toison d'Or en 1782. Charles Joseph François Xavier Casimir Jean Nepomuk Zichy de Zich et Vászonkeő, (Vázsonkőy Zichy Károly József Ferenc Xavér Kázmér János Nepomuk 1753-1829), Chevalier de la Toison d'Or en 1808, ministre de la monarchie des Habsbourg en 1809 et 1813-1814.

²⁵ Marie-Caroline d'Autriche (1752-1814). Sa majesté la reine Marie Caroline Louise Josephe Johanna Antonie de Naples et de Sicile, archiduchesse d'Autriche, princesse royale d'Hongrie et de Bohême, princesse de Toscane, était la fille de François I^{er} du Saint-Empire, empereur, et de Marie-Thérèse, archiduchesse d'Autriche, « roi » de Bohême et de Hongrie et la sœur ainée de Marie-Antoinette, reine de France.

le nouveau roi et ses enfans habillés à la hongroise ; le roi de Naples en *habit civil*, le petit sabre à son côté, assurant qu'il ne vouloit plus porter que des pantalons et des pelisses, et, s'attachant, par sa bonhomie, autant de coeurs à Presbourg qu'à Vienne²⁷ ; enfin, pendant le feu d'artifice chez le primat, croiroit-on que le peuple brisoit les vitres à coups de pierres, et que les débris en tomboient sur les couronnes, sur les plaques, sur les cordons ? Princes, femmes ou curieux, personne n'osoit approcher des fenêtres.

D'un autre côté, pour rendre l'effet de toutes ces avances plus sûr, il y avoit six mille grenadiers chargeant à balle à la parade, ayant chacun soixante cartouches à tirer ; et vingt mille hommes répandus dans le voisinage, prêts à entrer dans la ville au premier signal ; aidoint ceux qui auroient pensé autrement, à ne manifester que leur joie.

Il est difficile de voir une plus belle cérémonie que celle du couronnement du roi de Hongrie. On ne sauroit dire si elle est plus magnifique que singulière. Il se faisoit d'abord à Albe-Royale, qui en a conservé le nom ; puis à Bude, enfin à Presbourg. C'est un spectacle où le souverain, les magnats, le clergé, le peuple, jouent chacun un rôle. Dans chaque quartier de la ville, c'est un acte différent. Le roi arrive à cheval à l'église, au milieu des troupes allemandes, des troupes hongroises, de la milice bourgeoise qui forme la haie avec les grenadiers allemands. Ceci est remarquable, parce qu'on n'avoit point encore vu de soldats étrangers au couronnement du roi de Hongrie. Le prince sort par la porte opposée de l'église. Il étoit arrivé à cheval ; il est alors à pied, revêtu du manteau de Saint-Étienne, tout couvert de petites figures de saints brodées en relief. Il tient dans ses mains le globe et le sceptre, attributs de sa nouvelle puissance. Les rues sont jonchées de fleurs, couvertes de tapis aux couleurs de Hongrie, blanches, rouges et vertes, et toujours bordées d'autant de soldats que de curieux.

Mais jusques-là, les rues, trop étroites, ont resserré la scène. C'est au milieu de la place des Franciscains que se développe le plus beau spectacle : la pompe sacrée est réunie à la pompe militaire ; la démarche guerrière et réglée des troupes de ligne contraste avec le désordre charmant des magnats qui, caracolant sur leurs superbes chevaux, passent et volent

²⁶ Ferdinand I^{er} des Deux-Siciles (1751-1821), roi de Naples sous le nom de Ferdinand IV de Naples de 1759 à 1799, puis après un court intermède de 1799 à 1806, et enfin de 1815 à 1816 et roi de Sicile (insulaire) sous le nom de Ferdinand III de Sicile, de 1759 à 1816. Il n'avait que 8 ans quand son père don Carlos, appelé à la couronne d'Espagne, sous le nom de Charles III d'Espagne, lui laissa le trône de Naples, en 1759. Ayant pris parti contre la France pendant la Révolution française, il perdit en 1798 ses États de terre ferme, mais il y rentra l'année suivante, ramené par le cardinal Ruflo, et y laissa exercer de cruelles vengeances ; il les perdit de nouveau en 1806 pour avoir violé la neutralité qu'il avait jurée : Napoléon I^{er} donna ce royaume à Joseph Bonaparte, son frère, puis à Joachim Murat. Fer-dinand continua néanmoins à régner en Sicile ; en 1815, il remonta sur le trône de Naples qu'il con-serva.

²⁷ Nous écrivons en italiques soulignés les notes de Salaberry ! *Comment n'auroit-on pas aimé un prince qui disoit lorsqu'on demandoit le roi : Non sono il re sono l'amico ? Il n'y a que le gibier allemand qui ait à se plaindre de lui. C'est énorme tout ce qu'il en fut tué à Felsberg chez le prince d'Aversperg. Après Nemrod, le plus fier chasseur devant le seigneur, est assurément le roi de Naples, fondateur et protecteur de l'ordre de Diane. Il avoit une correspondance suivie avec le feu roi d'Espagne. Ils s'envoyaient réciproquement un relevé des pièces de gibier tuées, l'autre des poissons pris dans l'année. Il ne manquoit au recueil que les mémoires du prince Ant. de Saxe, sur les contredanses dansées à Dresde, et ceux de Georges III sur ses boutons.*

dans tous les sens. Le costume simple et martial des troupes de ligne, qui ne présentent qu'un mur de fer, a quelque chose de plus imposant encore à l'œil, qu'éblouissent les aigrettes, les diamans, l'or, l'azur, l'écarlate qui, réfléchis au soleil, font de tous les escadrons hongrois, autant d'arcs-en-ciel aussi prompts à se former qu'à se dissoudre. Les Hongrois sur leurs chevaux sont les centaures de la fable. A voir leurs vêtemens, leurs fourrures, leurs bonnets de martre, leurs panaches, leurs sabres étincelans de pierreries comme les harnois de leurs chevaux, leurs bottines jaunes, rouges, vertes, mais toutes bordées ou en or ou en perles, on peut croire que la moitié ont leurs terres engagées pour dix ans²⁸. Ainsi nos anciens preux paroisoient dans un tournois, portant sur leur dos leurs bois de haute-futaie, leurs châteaux et leurs moulins. Enfin, pour dernier accessoire, et pour le contraste le plus singulier à ces tableaux, qu'on se représente le primat, les archevêques, les évêques, couverts de leurs mitres et de leurs superbes dalmatiques ; tous ces paisibles vieillards très-peu assurés sur de beaux chevaux, que des valets de pied sont occupés également à retenir comme à soutenir leurs maîtres.

Quand le souverain a juré au milieu de la place Franciscains, de maintenir les priviléges des Hongrois, on le conduit à la montagne appelée... qui est au milieu de la ville, sur les bords du Danube. Le roi, à cheval, la monte au galop, tire son sabre et partage le monde en quatre parties. Ce qu'il fait alors ne ressemble pas mal à ce que dit certain souverain un peu tartare aussi, pour permettre à tous les rois de la terre de dîner quand il sort de table : des bals, des feux d'artifice, des illuminations, des tournois ont terminé la fête la plus singulière qu'un prince chrétien puisse recevoir.

LETTRE XVI.

Hongrie

La Hongrie est bornée au nord par la Moravie et la Pologne allemande ; à l'orient par la Transilvanie et la Valachie ; au midi par l'Esclavonie et la Servie ; à l'occident par la Croatie, la Stirie et l'Autriche.

Si la nature a rapproché les Hongrois des Autrichiens par la situation, elle les a séparés encore plus par le caractère. Les noms des diverses peuplades qui ont envahi la Hongrie à différentes époques, sont du ressort de l'histoire. Les sentiments des écrivains sont aussi indifférens qu'opposés. Il paraît que les premiers établissements furent formés par les Tartares Mancheoux. Il se répandirent dans toute la Hongrie, sous différens noms et à différentes époques.

Il y a des peuples dont le caractère national s'effaçant de jour en jour par le mélange des races, devient ainsi plus difficile à saisir. Mais les Hongrois prennent en naissant les inclinations et les opinions qui les distinguent au moral, comme leurs traits et leurs habits au physique. Il est inutile de ne plus voir de barrières jaunes et noires pour deviner qu'on est en Hongrie, lorsqu'on sort de l'Autriche du côté de l'orient. S'il se rencontre des gens qui aient pour leur liberté un amour qui va jusqu'à l'enfance, tenant plus aux mots qu'aux choses, ayant une prévention extrême pour leur pays, qui est, selon eux, le premier pays du

²⁸ Nous écrivons en italiques soulignés les notes de Salaberry ! *Pour se faire une idée de ce faste, il faut savoir que le comte C... capitaine de la garde hongroise, donna à sa fille, qu'il marioit, sa paire d'éperons pour diamans.*

monde, et celui qu'ils sont presque tous le plus empressés de quitter, ayant une aptitude unique à s'exprimer en plusieurs langues ; parlant avec la gravité la plus importante de leur diète et de leur constitution qu'on leur laisse, je dirai comme on laisse des joujoux dangereux a des enfans colères, parce que l'un et l'autre sont plus nuisibles qu'utiles au pays et à la pluralité de ceux qui l'habitent ; si vous entendez parler ainsi des hommes ou des femmes, des jeunes gens ou des vieillards, ce sont des Hongrois.

Le plus grand tort de Joseph II²⁹ est de n'avoir pas su composer avec le caractère des Hongrois. La plupart des changemens qu'il vouloit introduire chez eux étoient salutaires ; mais il fait comme ces médecins durs qui, sans ménagement pour un malade et comptant sur l'efficacité de leurs remèdes, les font prendre avec une violence qui en détruit l'effet. Il n'a retiré de ses bonnes intentions que l'exécration d'un peuple aussi extrême dans ses haines que dans son amour. Ils ne l'appellent que le tyran ou Joseph II, qui se disoit roi de Hongrie. Ils conviennent si bien qu'il y avoit des choses utiles dans les réformes du feu empereur, qu'ils ont demandé à Léopold de casser tout ce que son frère avoit fait, promettant d'en adopter la plus grande partie, mais constitutionnellement. Il est vrai que Joseph II s'étoit conduit avec légèreté envers leur palladium, leur constitution chérie. Il avoit envoyé chercher, en poste, la couronne royale et le manteau de Saint-Étienne, dont les Hongrois veulent que leur souverain vienne se revêtir au milieu d'eux. Il faisoit le roi d'une manière encore moins constitutionnelle. Un des priviléges auxquels on pourrait dire que les Hongrois tiennent le plus, s'ils n'étoient pas également jaloux des uns et des autres, c'est celui de s'imposer eux-mêmes. Joseph II, sans les consulter autrement, leur envoyoit demander une contribution telle qu'il la vouloit. Un peuple aussi peu ménagé, n'étoit que trop disposé à recevoir le germe des troubles qui, en fermentant dans la Hongrie, arrêtèrent le feu empereur au milieu de ses espérances et même de ses desseins les plus utiles. C'est ce qu'il fut obligé de reconnoître ; son caractère altier fut forcé de flétrir. Sur la fin de ses jours il renvoya les attributs royaux à Bude, et promit qu'il iroit se faire couronner. C'est sur cette terre encore tremblante, que Léopold II arriva. Il rendit sur-le-champ aux Hongrois leurs priviléges et leurs prérogatives ; et quoiqu'ils ne fussent pas tout-à-fait contents, puisqu'ils demandoient un diplôme public des cessions qu'on leur faisoit, et qu'ils n'obtinrent qu'une charte privée, ils passèrent cependant des murmures aux transports de joie, comme des enfans qui ne sont jamais si près de rire que quand ils pleurent. Par cette extrême facilité Léopold acheta la paix et la nomination de l'Archiduc, son quatrième fils, au Palatinat. Ce choix peut avoir des suites bien intéressantes ; mais pour les mieux faire sentir, il faut jeter un coup-d'œil sur la forme du gouvernement de ce pays.

²⁹ Joseph II (1741-1790), fils aîné de Marie-Thérèse d'Autriche, il devint empereur co-régent à la mort de son père, François I^{er}, en 1765, puis seul empereur en 1780. Il descendait directement de Louis XIII. En effet, il était l'arrière-petit-fils de Philippe (1640-1701), duc d'Orléans, frère de Louis XIV, dont la fille Élisabeth Charlotte d'Orléans (1676-1744) avait épousé Léopold (1679-1729), duc de Lorraine et de Bar, père de François I^{er}. Joseph II est un grand empereur, moderne et réformiste, mais ses réformes, trop brutales, ne furent ni comprises ni acceptées par ses peuples.

LETTRE XVII.

Hongrie

La Hongrie est divisée en cinquante-deux comitats : parmi leurs chefs douze sont comtes suprêmes héréditaires, les autres comtes suprêmes seulement. Ils relèvent directement de la couronne. Tous les magnats, même simples barons, peuvent être comtes suprêmes. C'est ce qui établit la différence entre les héréditaires et les autres. Tous peuvent également devenir Palatins. Les comtes suprêmes ont, entre autres fonctions, celle d'assembler les nobles de leurs comitats pour les affaires publiques, et dans toutes les occasions où ceux-ci paroissent, ils portent les armes des comtes suprêmes sur leurs *sabretaches*.

Les chefs de la noblesse hongroise sont quatre barons. Le palatin, le judex-cury, le ban de Croatie et le trésorier, et six autres barons ; les cinquante-deux comtes et les magnats qui sont comme les grands en Espagne : voilà, ce qui forme la première chambre. La seconde est composée des députés de la noblesse, du clergé du second ordre et des villes. Parmi les magnats il y a trois princes, mais de l'Empire ; car il n'y a en Hongrie que des comtes et des barons : ce sont les princes Esterhazy³⁰, Bathiani³¹ et Cazalcorvich³². On donne au premier neuf cent mille florins de revenu, et au dernier quatre cents.

La dignité de palatin est la première du pays ; c'est le vice-roi : mais il a des prérogatives que n'a point un vice-roi ordinaire. Dans certains cas, il a le droit des biens des parti-culiers qui seroient dévolus à la couronne : il convoque les états. Les consentemens réunis du roi et de la nation sont nécessaires pour le déposer : un seul ne suffit pas. Il ne perd sa dignité que par forfaiture. Quand la paix et la guerre sont décidées, le palatin donne seul l'ordre aux troupes de marcher, et les commande. Le primat est la seconde personne de l'état.

Le judex-cury est la troisième. C'est le chef suprême de la justice, et cette place est possédée par les premières familles de Hongrie. Elle étoit encore plus belle depuis quelque temps qu'il n'y avoit plus de palatin.

La diète est composée des deux chambres dont j'ai parlé. Le personale est le président de la chambre des nobles. Le palatin préside la chambre des magnats. Le président a la même autorité que celui de notre assemblée nationale. Il n'a le droit de faire taire personne. La manière d'y siéger est aussi singulière que la manière de s'y faire entendre. Tout le monde parle ensemble. Les uns sont assis sur des tables, les autres à cheval, jusqu'à ce que celui qui veut pérorer se lève. Quand on veut l'entendre, le consentement se manifeste par le mot *ayouc*³³, qu'on prononce aussi pour faire taire l'orateur quand on est las de l'écouter. C'est l'*hear-him*³⁴ des Anglais. Dans la chambre des magnats on parle en latin. C'est-là que

³⁰ Nicolas I^{er} Joseph Esterházy, né le 18 décembre 1714 et mort le 28 septembre 1790, est un prince hongrois, membre de la famille Esterházy. Il est surnommé « Nicolas le Magnifique » en raison de la construction de son palais (le palais Esterházy), de ses vêtements extravagants et de son goût pour l'opéra et autres spectacles musicaux. Il fut le protecteur du compositeur Joseph Haydn.

³¹ József Batthyány (1727-1799) fait partie d'une famille illustre hongroise, est un cardinal hongrois du 18^e siècle.

³² Antoin, Gyaraki Grassalkovich, comte de Vienne (1734-1794), prince impérial.

³³ « Écoutez-le, écoutez-le. »

³⁴ « Hear, hear » est une expression utilisée en Grande-Bretagne pour marquer l'approbation à un argument qui vient d'être proféré ou pour en féliciter son auteur. Il s'agit d'une forme abrégée de « Hear him, Hear him » (« Écoutez-le, écoutez-le »). Cette expression est d'un usage très courant à la

furent prises ces généreuses résolutions, qui montrent que les Hongrois ont aussi bon cœur que mauvaise tête. Le premier usage qu'ils firent de la liberté de s'assembler que leur rendit Léopold II, fut de lui offrir quatre cent mille florins et cent à l'impératrice ; et pour que le prince ne refusât pas, dans la crainte que ce ne fût un fardeau plus pour le peuple, comme c'étoit l'ordinaire, ils décidèrent que la noblesse supporteroit seule cette taxe. On dit que le prince Esterhazy donna soixante mille florins pour sa part. C'est aussi dans cette assemblée que ces mêmes Hongrois, qui s'étoient opposés aux succès de Joseph II, décrétèrent que si, dans le congrès de Scistowa, on proposoit quelque condition qui blessât la majesté de leur nouveau souverain, ils soutiendroient eux seuls le poids de la guerre en hommes et en argent. J'ai traversé la Hongrie ; tout y a renchéri dans une proportion exorbitante depuis deux ans. C'est tout dire sur la folie de l'offre, et sur l'insuffisance où l'on seroit de la tenir.

Un des témoignages d'affection qui a le plus flatté Léopold, a été l'abrogation du fameux statut d'André II, qui permettoit à tout Hongrois d'ôter la vie au prince qui attenteroit à leur constitution³⁵.

La hiérarchie des tribunaux de Hongrie sont la chambre districtuale, la table royale et les septemvirs. Les officiers de la table royale sont nommés par l'empereur. Le judex-cury préside le tribunal des septemvirs.

Presque toutes les impositions portent en Hongrie sur les paysans ; beaucoup surtout sur les troupeaux qui, par leur nombre, sont comme une signe de plus de l'origine tartare des habitans. Les paysans ne sont point propriétaires ; les terres sont aux gentilshommes dont ils ne sont que les fermiers. On leur donne des terres à bail, avec obligation de telle redevance : seulement on ne peut pas retirer une terre des mains d'un paysan, sans lui en donner une autre. Ceux-ci ne peuvent pas quitter, et sont attachés à la glèbe. Je ne sais pas jusqu'où s'étendent les entraves mises sur l'industrie ; mais les nobles, par le vice de leur économie territoriale, semblent d'accord avec le gouvernement autrichien, pour étouffer tous les germes de la prospérité du pays. Les efforts d'une politique contraire au bien de la Hongrie, repoussent par-tout les biensfaits de la nature. On cultive avec succès la soie, le tabac. La première est en ferme, le seconde en régie pour le compte de l'empereur. C'est une des plus intéressantes productions du pays. On dit que cette denrée rapporte annuellement à la Hongrie deux millions sept cent mille livres d'argent étranger. En 1779, on a vendu, par le seul port de Trieste, cent mille livres de tabac en poudre, et trois millions trois cent mille livres en feuilles. On fait un grand commerce d'eaux-de-vie, surtout à Pest.

On boit en France du vin de Tokai comme on boit du vin de Constance. C'est un vin blanc et assez doux : je ne trouve pas qu'il vaille sa réputation. On en boit moins dans le pays, qu'en Pologne et en Russie. Cette année 1790, il en a été vendu pour près d'un million envoyé dans ces deux pays. On a chargé de droits les vins de Hongrie, pour favoriser le débit de ceux d'Autriche. Ils paient d'abord en Hongrie un droit considérable, ensuite un droit de transit, puis les droits pour les chemins, qu'on exige encore en Autriche. Ainsi tel vin qui coûte huit

Chambre des communes, où elle remplace les applaudissements, généralement proscrits. La forme « Hear him » date de la fin du 17^e siècle et la forme abrégée, de la fin du 18^e siècle.

³⁵ André II (1176-1235), fils de Béla III de Hongrie et d'Agnès d'Antioche ; roi de Hongrie de 1205 à 1235. Il a participé à une croisade à Saint-Jean d'Acre (1217-1218) et se heurte à son retour à une révolte de la noblesse. Il est contraint de lui accorder une Bulle d'Or : elle garantit à la noblesse une dîète annuelle, des immunités d'ordre fiscal et la perception des impôts. Elle lui reconnaît par ailleurs le droit d'insurrection contre le monarque (1222).

francs le seau paie quinze francs. Si on laisse séjourner le vin de Hongrie dans les états héréditaires, il faut en payer l'impôt de consommation en entier, qui est de cinq livres par seau, comme si le vin eût été bu dans la ville. Cette somme, qui est une avance très-onéreuse pour le marchand, ne lui est rendue que quand il est prouvé par les certificats des douanes des frontières, que ce vin est vraiment sorti du pays. De plus, lors-que le vin sort par le nord, il faut qu'il paye vingt-quatre kreutzers par seau ; et si, pour diminuer les frais, on veut le transporter par eau, il faut prendre la même quantité de vin d'Autriche.

On peut juger par tous ces détails que le joug impérial pèse beaucoup sur le pays. Si j'ai examiné le fardeau un peu longuement, c'est pour le mettre en opposition avec les droits et la puissance du palatin, et pour montrer qu'un gouvernement auquel l'inquiétude des Hongrois porte sans cesse ombrage, a peut-être fait une imprudence politique de ne pas laisser la dignité de palatin, ou vacante comme elle étoit, ou entre les mains des simples seigneurs hongrois. Leur ambition n'étoit pas à craindre ; et si l'élévation au palatinat ne l'avoit pas satisfaite, la jalouse des autres magnats les auroit toujours arrêtés. Mais le palatin du sang de leurs rois, qui auroit la politique d'aller se fixer au milieu d'eux, qui se ménageroit un peuple qui, par caractère, ne demande qu'à être séduit, pourroit soustraire un jour à un frère ou à un neveu un des plus beaux fleurons de la couronne autrichienne. Entre l'Autriche et la Hongrie, le voisinage est aussi intime que l'aversion entre le Hongrois et l'Allemand. Goûts, instruction, discipline, costume, esprit, lenteur d'un côté, enthousiasme de l'autre, tout est opposition. Intérêts politiques par le système actuel de l'Europe, intérêts de pays, intérêts moraux, tout les sépare. Le schisme est devenu plus naturel entre les deux peuples, qu'il ne l'étoit entre les Espagnols et les Portugais.

LETTRE XVIII.

Bude, 1^{er} janvier 1791

Le premier janvier 1791³⁶, je me suis embarqué dans la très-longue route de Vienne à Constantinople, où j'arrivai le premier de mars. J'avois une voiture allemande à quatre roues, qui n'éprouva dans les plus indignes chemins depuis Vienne jusqu'à Scistowa³⁷, qu'un léger accident à Bude. Le *veturino* qui me la vendoit, nous l'avoit cependant garantie *per Dio santissimo*. C'est pourquoi nous nous attendions à quelque chose de pis. Jusqu'à Bude la route est ferrée, assez belle, et offre peu de choses à remarquer quand on est en poste. Passé Fishamend³⁸, dernière ville impériale, on est délivré de l'ennui des barrières. A Rackendorf, il y a un beau château au prince Bathiani, quarré comme à-peu-près tous ceux que j'ai vus en ce pays. Il y a une volonté de jardins anglais, et un grand luxe de contrevents verts. Jusqu'à Hochtraff, ce ne sont que des plaines dont la couleur noirâtre annonce la fer-

³⁶ Nous écrivons en italiques soulignés les notes de Salaberry ! *A la lettre, il est vrai, que je suis parti le 31 décembre : la raison en est simple : je craignois les souhaits de bonne année pour ma bourse. Toute la valetaille allemande laquais ou coureurs, viennent, dès la veille de votre départ, dès le lendemain du souper que vous avez fait chez leur maître, vous demander la buona mancia. Cela est aussi ruineux que contradictoire, avec le faste et l'orgueil de ceux qu'ils servent.*

³⁷ Svichtov (en bulgare Свищов, translittération internationale Svištov) est une ville de la Bulgarie du Nord, sur la rive droite du Danube. Pendant l'occupation ottomane, elle s'appelait Sistova.

³⁸ Fischamend est une commune autrichienne du district de Wien-Umgebung en Basse-Autriche.

tilité. Il ne faut qu'attacher les cultivateurs par la propriété. Le vice, c'est que les terres sont entre les mains du plus petit nombre. Les villages n'ont qu'une rue et ressemblent beaucoup à des huttes de sauvages. Raab est une ville fameuse par la défaite des Turcs en 1683³⁹. Ils allèrent dans leur fuite tout d'une traite depuis Vienne jusqu'à Raab, qui en est éloigné de plus de quarante lieues. Tout le pays est aussi fertile que peu cultivé. La ville de Bude est la première ville du monde selon les Hongrois ; à-peu-près comme le plus beau château de la Westphalie étoit celui de M. le baron de Thunder-ten-trunck. Le Danube coule majestueusement au bas d'un côteau assez élevé ; et c'est sans doute par les meilleures raisons possibles qu'on a bâti la plus belle des villes, entre deux gorges adossées au fleuve qu'on n'aperçoit que du château. On auroit gagné même militairement à placer une ville forte sur une hauteur qui commande au moins vingt lieues de pays du côté de Témesswar, et la vue n'y auroit pas perdu. Le château de Bude est assez beau, mais la ville est aussi laide que la vie y est chère. Je me souviendrai de l'auberge de l'éléphant. *Perfidus hic caupo.* Il y a tout à gagner à descendre à Pest, uni à Bude par un pont de bateaux. Bude a été prise sur les Turcs en 1686. Ils la possédoient depuis 1541. C'étoit la capitale d'un pachalic. J'ai eu grand empressement d'aller visiter les premiers monumens que je rencontrais de la religion, des arts, des moeurs turques. J'ai vu des églises autrefois des mosquées, qui ne m'ont donné aucune idée des véritables ; des bains chauds et une ville toute entière, qui est appelée Rascianstadt, qui est habitée par une colonie de Slaves.

Pest offre plus d'objets de curiosité que Bude. Nous avons eu fort à nous louer d'avoir été adressés à M. l'abbé Mitterpocher⁴⁰ homme de mérite d'une grande simplicité, fort instruit, et auteur d'un ouvrage latin très estimé sur l'agriculture. Il nous a fait voir le collège bien bâti et destiné primitivement aux jésuites. Dans le cabinet d'histoire naturelle, la partie de la minéralogie est d'autant plus belle que les richesses sont à la porte. La Hongrie et la Transilvanie abondent en mines de fer et même en mines d'or. Carchaw fournit les opales les plus estimées. On a recueilli des morceaux de malaquite très-précieux. Le cabinet est composé de deux parties ; l'une, achetée par l'université à la mort de l'archiduchesse Marie-Anne⁴¹, est estimée vingt-cinq mille florins ; l'autre est à vendre. Elle appartenoit à un professeur. Elle est fort supérieure à l'autre pour la partie des animaux. Je ne veux pas parler d'un lièvre à deux têtes, d'un mouton double, ou de toutes sortes d'autres petites merveilles.

³⁹ Nous écrivons en italiques soulignés les notes de Salaberry ! *Le siège de Vienne fut fait pour la seconde fois par les Turcs en 1683, commandés par le grand-visir Cara-Mustapha, qui avoit avec lui cent mille hommes. L'empereur et l'impératrice se sauverent. Sobieski, roi de Pologne, fit lever le siège le 12 septembre. L'empereur, de retour, le reçut froidement, sans doute parce qu'il lui devoit trop.*

⁴⁰ Louis Mitterpacher (Mitterpacher Lajos 1734-1814), jésuite et agronome hongrois. Il s'adonna à l'enseignement et professa à l'Université de Pest l'histoire naturelle et la technologie. On cite parmi ses ouvrages : *Iter per Poseganam Sclavoniae provinciam, mensibus junio et julio anni 1782, suscep-tum a Matthia Piller,... et Ludovico Mitterpacher,...* [Buda] Budae, 1783 ; *Elementa rei rusticae in usum academiarum Regni Hungariae conscripta a Ludovico Mitterpacher, de Mitternburg,* [Buda] Budae, 1779 ; *Praelectiones technologicae,* [Buda] Budae, 1800.

⁴¹ Marie-Anne d'Autriche (1738-1789), archiduchesse d'Autriche. Elle est la fille de l'empereur François I^e de Lorraine et de l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse. Marie-Anne est intelligente, mais elle est handicapée physiquement. Ne pouvant être mariée elle est nommée par sa mère abbesse laïque des chapitres de Dames Nobles de Prague et de Klagenfurt mais elle reste à la cour de Vienne jusqu'à la mort de celle-ci en 1780. Son frère Joseph II lui fait alors gagner son couvent.

LETTRE XIX.

De Bude à Témesswar, il n'y a de remarquable que la monotonie des plaines, l'ennui et la laideur des chemins qui ne permettoit souvent pas d'aller à pied. Les noms des villages hongrois sont d'une douceur qui contraste avec la pauvreté qui s'annonce sur l'extérieur des habitans des maisons. Kitsea, Aïs, Komora, Nesmüli, Oësa, voilà des noms aussi agréables, que les villes qui les portent le sont peu. C'est ainsi qu'une Hongroise enveloppée dans ses fourrures, patauge avec ses bottines dans le plus crotté des pays, et dit *bassani*⁴² à son amant farouche. Au milieu de la Hongrie, à-peu-près, est Fregedin⁴³ sur la plus triste et la plus jaune des rivières. Près de Témesswar j'ai rencontré une famille française, trois hommes, deux femmes et deux enfans. Ils étoient venus de Nancy par le Danube en partie, et de Vienne jusqu'à cette extrémité de la Hongrie comme ils avoient pu, s'expliquant sans savoir un mot d'allemand, portant alternativement leurs petits enfans, dont la fraîcheur étoit aussi étonnante après une route pareille, que les soins qu'on avoit d'eux étoient touchans. Ces bonnes gens alloient rejoindre des parens établis dans un de ces villages de Hongrie que l'empereur François I^{er} avoit peuplés de Lorrains⁴⁴. Il y en a plusieurs dans le Bannat ; d'autres où on parle allemand, sclavon. Il ne faut pas juger de la Hongrie par ce que je dis de la partie que j'ai traversée ; c'est la partie centrale : et les mieux cultivées sont le côté de la Transilvanie, et celui qui avoisine la Croatie.

⁴² Très vulg. *bassani* = baiser.

⁴³ Szeged en hongrois, Segedin/Сегедин en roumain et en serbe, jadis connu sous le nom de Ségedin, est une ville du sud de la Hongrie, située au confluent de la Tisza et du Maros, à la frontière de la Roumanie et de la Serbie.

⁴⁴ L'empereur François I^{er} du Saint-Empire (1708-1765), fut successivement duc de Lorraine, de Bar (1729-1737) sous le nom de François III, également duc de Teschen (1729-1765), il est aussi grand-duc de Toscane (1737-1765) sous le nom de François II. En 1732, il avait été nommé par son futur beau-père l'empereur Charles VI du Saint-Empire vice-roi de Hongrie (1732-1765). Après son mariage, en 1736, avec l'archiduchesse Marie-Thérèse, héritière de la Maison d'Autriche, il fut élu Empereur romain-germanique (1745-1765). Père de 16 enfants, il est, avec son épouse, le fondateur de l'actuelle Maison de Habsbourg-Lorraine dont les descendants régnèrent sur le Mexique, l'Autriche, la Hongrie, la Toscane et Modène. Ses membres les plus connus sont : la reine de France Marie-Antoinette, l'impératrice des Français Marie-Louise et son oncle, le généralissime Charles-Louis, la reine et régente d'Espagne Marie-Christine, la reine Marie-Henriette de Belgique, les empereurs Joseph II du Saint-Empire, François-Joseph I^{er} d'Autriche et son frère Maximilien I^{er} du Mexique, l'archiduc héri-tier Rodolphe d'Autriche, fils de François-Joseph I^{er} et sa fille l'archiduchesse « rouge » Élisabeth-Marie d'Autriche et l'empereur Charles I^{er} d'Autriche mort en exil, béatifié en 2004.

LETTRE XX.

Bannat

...quæque ipse miserrima vidi,
Quanquam animus meminisse horret luctuque refugit.

Témesswar est la clé de la Hongrie et la capitale du Bannat, ce fameux théâtre de la dernière guerre dont le résultat a été une grande dépense en hommes et en argent, la perte des meilleurs généraux de l'Autriche, et la dévastation du pays le plus florissant.

C'est une ville très-bien fortifiée, selon le système réuni de Cohorn⁴⁵ et de Vauban⁴⁶. Le général Sora a le commandement de Témesswar et de tout le Bannat. La ville peut avoir douze mille hommes de garnison. Il y a un hôpital pour deux mille hommes, et un autre hors de la ville pour les blessés. Les soldats y sont fort bien. Dans leur administration sage, on reconnoît le fruit des leçons que Joseph II a prises dans ses voyages. Chaque soldat a son lit. L'air est continuellement purifié avec de l'encens, du vinaigre, etc. Une partie des reve-nus de l'hôpital consiste dans la paie du soldat, qui est retenue pendant son séjour. La ville peut être inondée à une lieue ; mais ce moyen de défense devient aussi nuisible aux assiégés qu'aux assiégeans, par les maladies que causeroient les eaux croupies. On ne peut pas être mieux reçu que nous ne l'avons été par le comte Soro⁴⁷. Il nous a prêté sa voiture, sa loge au spectacle, nous a donné un fort bon dîner où il y avoit d'aussi jolies femmes que la ville le permettoit ; des officiers allemands sentant bien la pipe, et par conséquent vous parlant dans le nez, soufflant de petits complimentens au tabac à de bonnes grosses beautés qui ne s'embellissent pas à minauder, qui se croient mises comme à Vienne, où on se croit mis comme à Paris.

Après Témesswar, on trouve Ragosh. C'est la première couchée. Le pays est bien boisé. On y cultive avec succès le blé de Turquie et le tabac. Le changement de mœurs et d'habilemens devient extrêmement sensible. Le premier village qu'on rencontre est grec. Les femmes y sont plus agréables que les Hongroises. Elles ont un mouchoir de couleur sur la tête, en forme de turban ; vont nu-jambes avec des petits jupons extrêmement courts. Cet endroit-là est très-joli et très-peuplé. On n'y regrette ni les crottes de la Hongrie, ni les bottes qui sont à toutes les jambes d'hommes, de femmes et d'enfans. La seconde couchée est Lugosh. On y arrive le long du canal construit par les ordres du général Mercy⁴⁸. Ce canal fait arriver les bois de Transilvanie, et est d'une grande ressource pour les communica-tions. Lugosh est bâti dans le terrain le plus marécageux : c'est un lieu considérable. Les arbres qui bordent sa principale rue, lui donnent plus l'air d'une allée de boulevard que d'une ville bâtie dans une mer de fange. La différence de gouvernement entre le Bannat et la Hongrie est très-

⁴⁵ Menno, Baron van Coehoorn (1641-1704), est un soldat et ingénieur militaire néerlandais d'origine suédoise. Il est à l'origine de nombreuses innovations dans les armes de siège et les techniques de fortification.

⁴⁶ Sébastien Le Prestre, marquis de Vauban (1633-1707), il est nommé maréchal de France, il est un homme à multiples visages : ingénieur, architecte militaire, urbaniste, ingénieur hydraulicien et essayiste français.

⁴⁷ Soro (Saureau), Jean, Comte de, gouverneur de Bannat.

⁴⁸ Claude Florimond de Mercy (1666-1734) est gouverneur du Banat et de Temesvár et feld-maréchal du Saint-Empire.

sensible. Les Turcs se sont avancés jusqu'à deux lieues de Lugosh. Ils semblent ne l'avoir respecté que pour mieux montrer dans le reste du Bannat l'horreur de leurs ravages, et faire mieux juger de l'état florissant où étoit ce beau pays il y a si peu de temps.

C'est à Lugosh qu'on commence à se précautionner contre les voleurs qui infestent ces fameux défilés. Ils sont formés des corps francs licenciés. J'ai cru avec une espèce de raison, qu'ils n'exerçoient pas à la fin de janvier. Un pendu et six roués que nous avons rencontrés, nous ont fait penser que c'étoit autant de moins à craindre. Le général Soro en fait une justice sévère. Le fetfa [fetva, ordre impérial] n'est pas plus respecté à Stamboul que l'ordre du général dans le Bannat. Nous en vîmes une preuve à notre arrivée. Nous envoyâmes à Lugosh notre ordre pour faire route au commissaire du comitat, qui l'envoya au juge du district. Celui-ci étoit au bal, et n'arriva que deux heures après. Le commissaire lui fit donner des coups de bâton, le juge les rendit au pandoure qui exécute ses ordres, le pandoure les rendit aux paysans, qui les ont rendus à leurs chevaux. Voilà comment, calcul fait, il y a eu au moins cinquante coups de bâton distribués à Lugosh à notre occasion.

Karansebès est le premier monument des fautes de l'empereur et des cruautés des Turcs. Il ne reste de cette ville que ce qu'il faut pour montrer ce qu'elle étoit. On commence à rebâtir quelques maisons. Les rues sont grandes ; mais elles se sont trouvées l'être bien peu, lorsqu'en 1787, douze mille cavaliers impériaux y ont été engagés. Les Turcs les attaquoient à-la-fois en tête et en queue, faisant feu de ces mêmes maisons qu'ils ont incendiées ensuite. Ils s'emparoient de l'archiduc François, si deux murs de grenadiers allemands ne s'étoient formés devant lui pendant que, par une méprise aussi funeste qu'ordinaire la nuit, deux corps autrichiens se fusilloient mutuellement. L'empereur lui même perdit son chapeau en fuyant précipitamment, et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval : son salut, c'est-à-dire de ne pas tomber entre les mains des ennemis, car sa fuite accéléra sa mort. Son cheval s'abattit et lui donna, en se relevant, un coup dans la poitrine, qu'il s'obstina à taire, et malgré lequel il voulut toujours continuer sa course. C'est alors qu'il appela le maréchal Laudhon⁴⁹. Les succès de Turcs dans cette première campagne s'expliquent facilement, s'il est vrai, comme on le prétend, que quand on voulut mettre M. de Bréchainville au conseil de guerre pour avoir, sans coup férir, abandonné les hauteurs qu'il occupoit avec seize mille hommes ; il ait montré un ordre secret signé l'empereur.

On assure qu'en mourant, l'empereur écrivit au général Lascy⁵⁰. Ce sera peut-être l'explication de l'éénigme à l'avantage de l'homme qui a compromis sa réputation pour sauver la gloire de son maître. Il est très-vrai que M. de Lascy prit sur son compte la bavue de l'empereur : par conscience, peut-être, Joseph II voulut reconnoître ce service par des prévenances auxquelles le vieux général ne répondit jamais.

Ces fameux défilés commencent à quelques lieues de Karansebès, à un endroit appelé Flatina. Ils ne sont pas si terribles que leur réputation. On en a beaucoup réparé les chemins, et excepté quelques endroits, il est vrai fort étroits, ce ne sont pas les plus dangereux de la route. Le chemin est pratiqué contre la montagne ; le fond de la gorge donne passage à une rivière rapide, et pendant l'espace de deux lieues les deux montagnes se rapprochent à pic au point de laisser à peine la place au chemin et au torrent. Le paysage ne perdoit rien pour

⁴⁹ Ernst Gideon Freiherr von Laudon (Laudohn ou Loudon, 1717-1790), maréchal autrichien. Il fut l'un des hommes de guerre les plus habiles du 18^e siècle et reconnu comme son maître par Alexandre Souvorov.

⁵⁰ François Maurice de Lacy (1725-1801), maréchal autrichien.

être vu par un superbe clair de lune, qui guidoit précisément autant qu'il le falloit, et argentoit le sommet des gorges. A mesure qu'on s'enfonce dans ces défilés, on découvre partout des retranchemens, des lignes. Auprès de *Terra-Nova*, on traverse la petite plaine entourée de hauteurs où le général Clairfait⁵¹ battit les Turcs par une manœuvre si hardie. On descend ensuite à Mehadia. La ville est dans le même état que Karansebès. Il y a des ruines antiques sur une très-haut montagne, dont je me souviendrai long-temps. J'y été surpris par la nuit, et j'ai failli y coucher. Ce qu'il y a de remarquable ce sont des bains chauds que les Turcs ont détruits, et la fameuse grotte de Veterani où le major Stein a tenu si longtemps contre les Turcs. Un capitaine du régiment de Bréchainville lui prépara ce succès en faisant tête aux Turcs, qui le firent enfin prisonnier, pendant que le major gagnoit la grotte et s'y retrangoit. On ne parla pas de lui.

Shuppaneck présente, comme Karansebès et Mehadia, un spectacle de désolation. Le petit nombre des misérables qui l'habitent, ressemblent à des ombres errantes au milieu des tombeaux.

On laisse sur la gauche la Témess, qui se jette dans le Danube à très-peu de distance. On rencontre sur la droite un aqueduc en briques, bâti par les Turcs, sous la conduite d'un ingénieur français : on le dit même qu'il fut la cause de l'avant-dernière guerre.

A une lieue de Shuppaneck, on retrouve le Danube plus beau, plus large que jamais. C'est au milieu du fleuve qu'est bâti Orsowa ; si l'on peut dire bâtie, d'une forteresse dont l'église seule paroît au-dessus du niveau de la terre. Les fortifications sont presque à hauteur d'appui. Toutes les habitations sont sous terre, dans les casemates. Orsowa occupe entièrement une petite île au milieu du Danube. Quand on a passé le pont de bois qui joint le fort à l'amas de maisonnettes qu'on appelle pompeusement de la ville, on entre dans Orsowa. Il a été fortifié par le général Tocsa⁵², qui eut depuis la tête tranchée à Belgrade, pour avoir rendu Nissa. Le maréchal Laudhon prit Orsowa, et les Autrichiens conviennent que les Turcs y ont tenu deux mois de plus que n'auroient pu faire toutes autres troupes européennes. Le général Daun y commande. Il étoit passablement de mauvaise humeur de ce que nous avions retardé son dîner. Au demeurant, c'est le meilleur homme du monde ; et il nous a donné une ordonnance qui parloit valaque, pour nous faire alimenter et porter dans le nouveau pays que nous avions à parcourir.

En quittant Orsowa, on suit une levée le long du Danube, fort longue, fort haute et fort étroite. Orsowa sépare le Bannat de Témesswar, du Bannat de Craiova ou petite Valachie. A deux cents pas de la ville, le Danube tourne à droite en côtoyant la Bulgarie, et développe la plaine d'eau la plus magnifique. Du côté de cette même Bulgarie, à l'endroit où on quitte la levée, est le district de *Gladora*. Il appartient à la sultane favorite pour ses épingle⁵³. On dit que ce district rapporte cent mille florins : le territoire est sacré pour les Turcs. C'est une contradiction singulière que l'état d'asservissement où ils tiennent les femmes, et le respect qu'ils ont et qu'ils exigent qu'on ait pour elles ; car une des injures qu'ils prodiguent aux Européens, c'est : Homme qui ne respecte pas les femmes.

⁵¹ Charles Joseph de Croix, comte de Clerfait, ou Clerfayt, ou encore Clairfait (1733-1798), feld-maréchal autrichien.

⁵² Nicolas Doxat de Démoret (1682-1738), colonel autrichien.

⁵³ Nous écrivons en italiques soulignés les notes de Salaberry ! *C'est un usage bien ancien en Asie. On voit dans Hérodote, dans Denys d'Halicarnasse, etc. que l'Ionie et la Carie fournissoient, l'une, les vêtemens, l'autre, les ceintures de Parysatis, de Statira.*